

Monsieur le président

On n'en aurait même pas parlé s'il ne s'était agi d'une œuvre d'Asturias et d'une de ces coproductions internationales comme elles se multiplient actuellement. Un projet ambitieux, prometteur, entre la SFP, TF 1 et Cuba et le Nicaragua. Un échec pourtant.

Un roman c'est une histoire racontée avec des mots. Pour l'adapter, il faut inventer une autre langue, avec les moyens appropriés. *Monsieur le président*, de Miguel Angel Asturias (samedi soir, TF 1) est l'une des plus grandes œuvres latino-américaines. Ce « roman de terreur » vaut non seulement pour sa dénonciation impitoyable, pour sa radiographie précise de la dictature de Manuel Estrada Cabrera ; c'est aussi la description d'un monde réel envahi par l'irréel. Monde magique, primitif, baigné par le subconscient indien, auquel l'accumulation d'assonances, les métaphores oniriques, la syntaxe disloquée, les mots éclatés viennent donner une force tellurique. Manuel Octavio Gomez, grand cinéaste cubain (*la Première Charge à la machette, la Terre et le Ciel*) a gardé la dénonciation politique, un climat de cave, mais il ne reste rien de ce rythme qui allongait la phrase, de la connaissance magique de la nature, des images obsessionnelles et presque surréalistes, du rythme incantatoire.

Est-ce mal joué, on ne sait pas. Ou mal doublé ?... C'est ça. Les mendiants, les ivrognes, cette sous-humanité saisissante chez Asturias, parlent avec la même voix que Sue Ellen ou J.R. dans *Dallas*, comme Startsky et Hutsch ! On l'a compris, l'œuvre est réduite à néant. — C. H.